

Poèmes

Fernand Ouellette

Volume 14, Number 1-2 (79-80), 1972

Poètes du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30628ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1972). Poèmes. *Liberté*, 14(1-2), 10–19.

Poèmes

LE VOYAGE

A Lisette.

Le regard là-bas ébloui
en la bleue poussière
des Alpes qui procèdent
tel un grand esprit s'éloigne ;
ou plus paisible dans mes pas
sur le vert sous la platane,
par le Neckar mes yeux radoucis,
le coeur tremblant sous l'or de la tour
où s'effrita la parole de Hölderlin :
la foudre noire soudain
me dissout l'être !
Et je te quête ma si lointaine,
tout tendu vers la mémoire
en moi où tu apparais ;
comme si l'éternité déjà
finement dirigeait son fleuve
à jamais entre nous.

NOTE :

Les dix poèmes de Fernand Ouellette que nous publions dans les pages suivantes, sont extraits d'ÉVÈNEMENTS et de LA TERRE D'OÙ... qui paraîtront, ces jours-ci, dans POÉSIE, 1953-1971, aux Editions de l'Hexagone.

LES MOTS

Les mots souvent se mesurent
contre la noirceur du tain.

Ils ne franchissent les larges aires
germinantes s'ils n'acceptent l'errance
si en nos morts ne se dédoublent.

Parfois de très hauts bulbes,
ne sont-ils que des survivants
de domaines bleutés, de la naissance,
grande assise de l'époque
vers laquelle s'orientent
nos tournesols ?

J'assemble mes mots comme des pétales
sur la catastrophe.
Depuis la nuit ils tendent vers la rose.
La femme est restaurée,
le nombre solaire émerge.

LA LUMIÈRE

La terre héberge tant elle brille,
mais bleu je suis en cette poussière,
et très glacé par l'outrance.

Les affres du regard bien clos . . .

L'âme est portée crue au-devant de la mer,
conviée bien que plombée sur le lunaire.

La lumière étreint si douce,
qu'elle oeuvre tel un pressoir.

Ainsi sommes-nous parfois clamants d'amours,
célébrants par l'amplitude d'une flore
de tous nos juilletes depuis l'enfance.

LES FOUGÈRES

Merveilleusement de la terre le trembler
quand toute neige l'illumine encore.

Les anges ne sont-ils fermés en froidure ?

Une telle veillée auprès de l'astre
qui entre en cellier . . .
Que s'égare la mort ma suppliciente
le temps d'un regard frais
tout près de ma racine.

Le parcours se fait tendre en la courbure
et l'amour délaisse l'impasse
par les fougères.

LES TRACES

Toutes les tentes défaites depuis la foudre
les traces d'un songe encor visibles
au-devant, tel un printemps gravide
de lancinant soleil.

Mais je m'émerge du clair-obscur,
ô mutité de l'ambre !
du désert où Rembrandt m'a laissé.

Et si j'ouvrais la mer pour l'honorer ?
que tremblerait la mémoire !
J'entends le bleu qui fortement palpite
là où passe la mouette.

LA PLUIE

M'enténèbre la pluie par les ruptures
des enceintes, par les étapes descellées.
Nos tourmentes seraient-elles ainsi déliées ?

Naguère le parcours de mai si prochain
alertait comme un souffle les fraîcheurs
bien en deçà de l'éclipse.
Le sourire s'étendait par les plaines
par le feuillage venant ;
la grande crue restait vive
et la radiancie nue de l'étonnement . . .

Or l'échéance est descendue plus près.
La source n'est guère aguerrie.
Or le silence gravement sourd . . .

L'ÉTÉ

Que lent est l'être qui vient
illuminer l'air.

Sur la rive d'une cuisse on se dissout
à tendre le coeur vers les traînées
des odeurs ombreuses
et la luisance des paroles de safran
Malgré le ciel de feuilles qui scintillent,
du soleil la montagne s'appesantit
sur la nuque.

L'âme est lasse dans l'esseulement.

Les marais montent les grilles
comme des écales autour du souffle.
Quelle outrance dans l'infini
de lumière qui retombe sur l'oeil clos !
Les mains même se diluent contre la courbe
de la présence encore pourtant si vive.
Et la pensée se mutile
dans les buissons des cigales.

Que sourde est la fontaine sous la touffeur
et secret le passage du convive.

SÉMÉLÉ

N'approche point le faste
ni le sublime de cet Epoux.
Eteins la braise du regard
à Son appel.

(La fille de Saturne prend ombrage.)
Quitte à jamais la couche du ciel :
cet Epoux de force et d'impuissance
ô foudroiera ton désir,
car ses rayons enténébrent.

*Au loin la terre est tendre sous ses ombres.
Les fleurs frémissent devant ta merveille.
La forêt protège bien
contre les rudes ardeurs.*

N'ouvre point ta bouche devant le grand Soleil,
voile ton front sous Sa parole.

*Au loin plus bas parmi les sombres,
abandonne-toi à la fraîche dérive,
à la voix des lyres du vert.
Retourne, ô tournesol,
ta beauté vers le berger.
La transhumance est proche
Les agneaux sont de neige...*

Mais Sémélé se dénudant devant le Dieu,
toute rose totale s'imprégna de l'Eclat.
Et l'humaine tomba comme des pétales d'or
sur la pierre infinie de notre mort.

LA MONTAGNE

Certes la montagne . . .

Le versant ne trace-t-il son appel
où les arbres ni les ombres ne clament ?

Et s'éteint le sourire même,
finement figé à l'Orient,
qu'un soleil abandonne.

Haut je porte du veilleur le blanchir
et cet oeil levé en brûlance
contre l'avancée très sonore
du souffle.

LA MÉTAMORPHOSE

Dans sa descente
qu'il ne craigne l'audible,
ce soleil, mon silence,
qui largement enclôt
notre terre que lui tend l'oeil.
plus vive par le végétal...
En lui ma mémoire
se rend très future,
ô l'horizon de l'attente,
en lui tout éclate de mutité
quand il paraît !
Est-ce déjà la mort fraîche
montante plus que naissance ?

FERNAND OUELLETTE